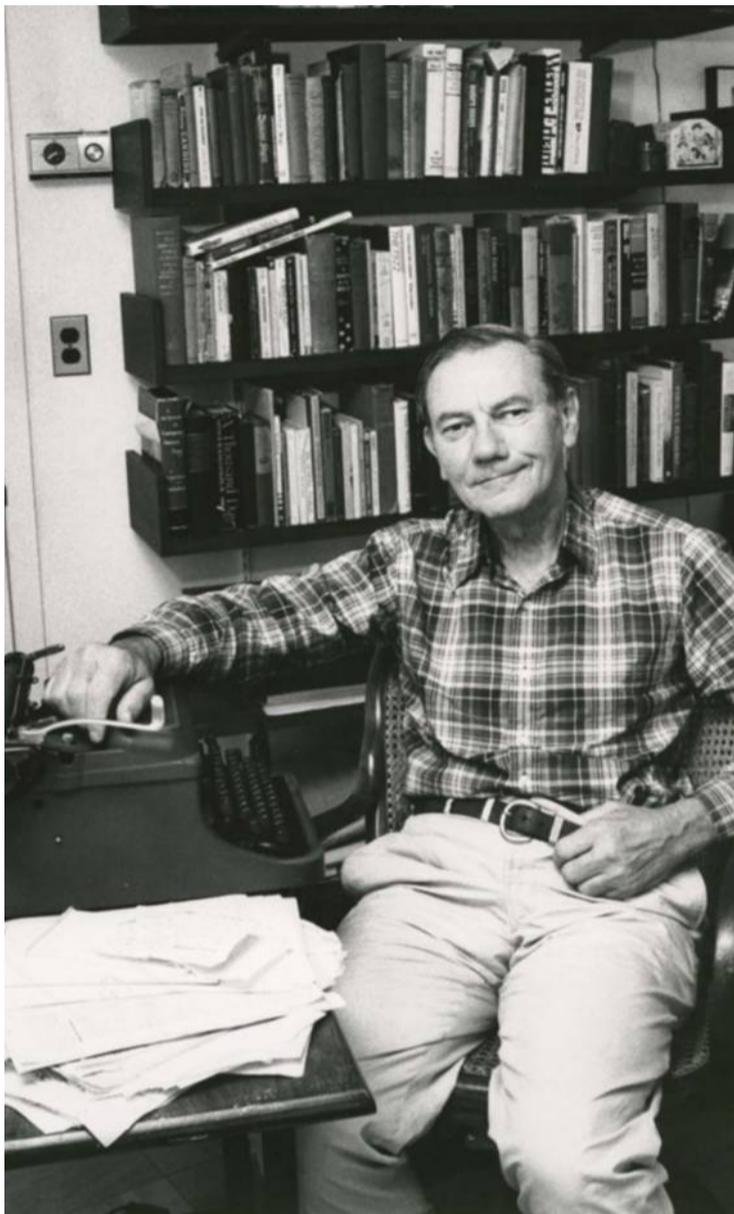


Dans la chambre forte

IDENTIFICATION Légende du « New Yorker », Daniel Lang raconte le braquage qui a donné son nom au syndrome de Stockholm



Le reporter américain Daniel Lang. CARL MYDANS

À gauche, l'arrestation du braqueur suédois Jan-Erik Olsson, le 28 août 1973 à Stockholm.

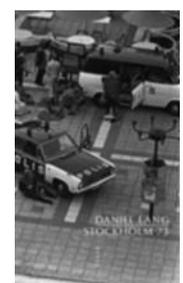
EGAN-POLISEN/SCANPIX SWENDE/APP

Au moment de se quitter, braqueurs et employés de banque s'étreignent

porte close de la chambre forte, mise sur écoute par la police, l'angoisse devient insoutenable. La fin est proche. Les forces de l'ordre font des trous dans le plafond. Le bruit est assourdissant, l'eau tombe en cascade. Les policiers ne tardent pas à utiliser des gaz anesthésiants. La libération a lieu le 28 août 1973. Les employés de banque ne veulent pas être secourus et craignent pour la vie des deux braqueurs. Ils refuseront par la suite de témoigner à charge contre eux.

Le reporter américain Daniel Lang livre un récit captivant par ses abîmes et ses abysses. Le sens des détails, le goût des scènes. La finesse psychologique. Le ton distancié. Le choix des mots. Il souligne, sans surligner. Il s'attarde, sans s'éterniser. Daniel Lang nous fait parfaitement comprendre comment un lien émotionnel s'est tissé entre ravisseurs et otages. Les parties de morpion, les pas de danse, les fruits coupés en quartiers égaux. On retrouvera des traces de sperme sur la moquette de la chambre forte. Sven Säfström dira : « *Nous compatissions à tout ce qu'ils nous racontaient. Comme s'ils étaient nos victimes, et non l'inverse.* » Au moment de se séparer, sous l'œil ahuri des forces de l'ordre, braqueurs et otages s'étreignent. Une des employées crie à Clark Olofsson : « *A bientôt!* » Les victimes se sont identifiées à leurs bourreaux. Daniel Lang rend visite en prison à Jan-Erik Olsson. Le prisonnier dit de leur étrange communauté de la chambre forte : « *Nous n'avions rien d'autre à faire qu'apprendre à nous connaître.* » Daniel Lang découvre alors quelque chose de nouveau en écoutant Jan-Erik Olsson. Les bourreaux peuvent aussi s'identifier à leurs victimes. ●

MARIE-LAURE DELORME



STOCKHOLM 73 DANIEL LANG, TRAD. JULIEN BESSE, ALLIA, 112 PAGES, 7,50 EUROS.

Il crie : « *La fête vient tout juste de commencer.* » Les bureaux ont ouvert depuis peu lorsqu'il surgit armé et déguisé. Une mitraillette, une valise en toile, une perruque. Les joues fardées de rouge. Il parle anglais avec un accent américain. Le but est de passer pour un étranger. Nous sommes le jeudi 23 août 1973. Le cambrioleur Jan-Erik Olsson vient de s'évader d'une prison du sud de Stockholm pour commettre l'un des plus célèbres braquages au monde. L'homme de 32 ans pénètre dans la principale succursale de la Sveriges Kreditbank, déterminé à repartir avec beaucoup d'argent afin de rebâtir sa vie ailleurs. Il prend trois femmes puis un homme en otages. Il réussit à obtenir de la police de faire sortir de prison son ancien camarade. Le séduisant Clark Olofsson a 26 ans. Ils sont donc, en tout, trois hommes et trois femmes. Les exigences des braqueurs deviennent, au fil des heures, impossibles à satisfaire. Le ministre de la Justice décide de ne plus céder aux demandes des deux ravisseurs. Les braqueurs et les otages se retranchent dans la salle des coffres au rez-de-chaussée. La police a rassemblé ses troupes au premier étage. Le siège commence.

Les otages. Chacun pense à sa vie. Birgitta Lundblad est une employée modèle. Elle est mère de deux petites filles. Kristin Ehnmark s'ennuie à la banque. Elle a décidé de se former au travail social. Elisabeth Oldgren souhaite aussi quitter la banque. Elle désire

devenir infirmière. Le braqueur Clark Olofsson découvre, au cours d'une de ses patrouilles dans la banque, le cadre Sven Säfström. Le fugitif regarde avec dégoût le célibataire dissimulé dans la réserve. Il l'invite, à regret, à la fête : « *Viens donc boire un verre avec nous.* » Les quatre otages vont rester sous l'emprise des deux braqueurs durant six longs jours. Kristin Ehnmark se rend aux toilettes et, en regagnant la chambre forte, elle aperçoit des policiers dissimulés dans l'escalier. Un des policiers lui demande, dans un murmure, le nombre d'otages présents. Kristin Ehnmark leur

Les otages s'attachent aux ravisseurs et sont de plus en plus hostiles envers la police

montre quatre doigts. Elle se sent mal. Elle a l'impression d'avoir trahi les deux anciens détenus. Nous sommes au début de la prise d'otages.

Les Suédois sont fascinés par le braquage. Olof Palme est le Premier ministre de la Suède.

La prochaine élection a lieu le 16 septembre et le roi Gustave VI Adolphe se meurt. La prise d'otages occupe tous les esprits. Le standard de la police est saturé d'appels. Les Suédois sont généreux de leurs conseils pour obliger les ravisseurs à capituler. Un récital de chants religieux interprété par un chœur de l'Armée du salut pour les faire fondre ou l'introduction massive d'abeilles dans le système d'aération de la chambre forte pour les faire fuir. Tout le monde est suspendu à une question dont personne n'a la réponse : les braqueurs sont-ils capables de tuer les otages ?

Le reporter Daniel Lang (1913-1981) est une légende du *New Yorker*. Il va à la rencontre, en 1974, des policiers, des psychiatres, des otages. Le Premier ministre Olof Palme lui accorde un rendez-vous. Le journaliste a accès au rapport en cinq volumes de la police. Il s'entretiendra avec Jan-Erik Olsson en prison. Son angle est humain : quel lien a-t-il pu se tisser, durant six jours, entre les deux braqueurs et les quatre otages dans la salle des coffres ? Les employés de banque vont s'attacher de plus en plus aux deux anciens détenus et se montrer de plus en plus hostiles envers les policiers. Le braqueur Jan-Erik Olsson est un homme complexe. Il est intelligent et ambigu. Il alterne, avec sincérité, brutalité et humanité. Il est soucieux de sa réputation. Il a son propre code moral. Il a poignardé en prison un pédophile.

Le style de Daniel Lang est précis et léger. Une situation à la fois tragique et comique s'installe entre victimes et bourreaux. Chaque geste humain des deux braqueurs est valorisé par chacun des quatre otages. Jan-Erik Olsson laisse Elisabeth Oldgren, souffrant de claustrophobie, sortir de la salle des coffres pour faire quelques pas. Elle ne peut pas aller loin, elle est tenue en laisse. Elisabeth Oldgren trouve Jan-Erik Olsson extrêmement gentil de lui permettre de respirer un peu. Sven Säfström éprouve aussi une immense gratitude envers Jan-Erik Olsson. Le braqueur lui a expliqué qu'il allait lui tirer dessus, mais en se contentant de viser la jambe. Ils se lient les uns aux autres. La conversation de quarante-deux minutes entre Kristin Ehnmark et Olof Palme est ahurissante. L'otage lui fait part de toute sa confiance dans les hors-la-loi et de toute sa méfiance envers les représentants de l'ordre.

Le célèbre braquage a donné son nom au syndrome de Stockholm. Les victimes éprouvent une empathie vis-à-vis de leurs bourreaux dans un processus inconscient d'identification. Le but non conscient de l'otage est d'attirer la sympathie du ravisseur dans l'espoir d'avoir la vie sauve. Le phénomène se retrouve dans les états de survie. L'identification à l'agresseur permet de ressentir ordre et sécurité, sans être submergé par un sentiment d'angoisse né du chaos. Un policier ferme, le 25 août, la porte de la salle des coffres. Derrière la